



ANNE-CHARLOTTE COMPAN / HANS LUCAS

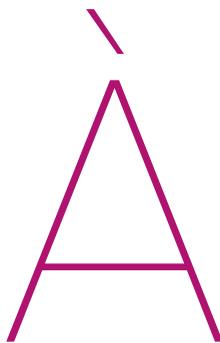
Un « mémorial de papier » pour les déportés

Le 25 avril, lors de la Journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la déportation, l'exemplaire numéro 1 du *Livre des 9 000 déportés de France à Mittelbau-Dora* sera cérémonieusement déposé dans le musée de La Coupole, à Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais.

Le résultat du travail acharné d'une poignée d'historiens pour rendre vie à ces destins broyés par la machine nazie.

Par **Sophie Laurant**





travers son pare-brise, Joëlle Helleboid-Allouchery aperçoit La Coupole sur la colline. En ce mois de mars 2014, le dôme de béton gris surgit de la végétation en sommeil.

Encore un kilomètre à travers la campagne de Saint-Omer (Pas-de-Calais) et elle arrivera au pied du monumental vestige de la Seconde Guerre mondiale, converti en centre d'histoire et en planétarium.

En traversant le parking, la retraitée de 62 ans jette à peine un coup d'œil à cet énorme dôme qui rappelle de si mauvais souvenirs à sa famille. En 1943, son père a fait partie des travailleurs réquisitionnés par les Allemands pour construire ce pas de tir destiné à lancer leurs fusées V2, premiers missiles balistiques, en direction de Londres. Il n'a heureusement jamais été achevé grâce à l'arrivée des alliés le 2 septembre 1944.

Quand elle était encore professeure d'histoire, Joëlle amenait ses élèves visiter le monument. Désormais bénévole au centre de ressources historiques abrité dans la partie moderne de La Coupole, elle a le sentiment d'être un peu comme chez elle lorsqu'elle pousse la porte de verre qui la sépare du musée : elle a déjà participé au classement d'archives concernant les déportés de Mittelbau-Dora, sinistre camp de concentration en Allemagne. Constitués en amicale, ceux qui sont revenus ont trouvé logique de déposer leurs documents à La Coupole, destinataire de ces innovantes fusées V2 qu'ils fabriquaient sous

la contrainte, dans des tunnels transformés en usine souterraine, à Dora, entre août 1943 et avril 1945.

Laurent Thiery, le jeune historien spécialiste de la déportation qui vient d'être embauché pour diriger le centre, l'accueille et lui présente des représentants des Archives du Pas-de-Calais, du rectorat, de la Fondation pour la mémoire de la déportation et de l'Amicale des déportés de Dora. Joëlle s'assoit avec les deux autres bénévoles, Lionel et Édith, anciens professeurs comme elle, et Caroline, la documentaliste stagiaire. Laurent explique l'objet de la réunion : donner le coup d'envoi officiel à la réalisation d'un dictionnaire biographique des déportés de France envoyés à Mittelbau-Dora. Ce grand projet, rappelle-t-il, imaginé en 1998, a été parainé par Simone Veil et Stéphane Hessel qui étaient passés par ce camp. L'ambition est de construire, avec des mots et des photos d'identité, un « mémorial de papier » à ces victimes, dont plus de la moitié sont mortes là-bas, dans « l'enfer de Dora », comme on disait.

Joëlle se souvient de leur visite, avec Laurent, l'année précédente, sur les lieux même du cauchemar : aujourd'hui encore, les deux horribles tunnels demeurent, devenus lieu de mémoire des 60 000 déportés de toute l'Europe qui y ont été tenus en esclavage. En août 1943, les premiers sont arrivés à Dora, transférés de l'île de Peennemünde où les alliés venaient de bombarder l'usine secrète des nazis. Des milliers d'autres les ont rejoints depuis le camp de Buchenwald pour ce travail en « kommando », c'est-à-dire en mission extérieure, à 80 km plus à l'ouest. Ils ont dû tout reconstruire sur place, sous les coups et les privations des SS qui administraient les lieux. Durant des mois, enterrés jour et nuit dans la poussière des explo-

SAINT-OMER (62)



PHOTOS ANNE-CHARLOTTE COMPAN / HANS LUCAS

sions, la peur des chutes de pierre, l'humidité permanente... les déportés ont percé les tunnels pour que la voie ferrée y achemine les matériaux. Puis ils ont reconstruit la chaîne de montage des fusées et y ont assemblé les pièces. Lionel a pensé au film de Fritz Lang, *Metropolis*, devant « ce décor minéral d'une dictature infernale ». Ces tunnels ont rappelé à Joëlle celui de La Coupole. Dans le froid glacial qui régnait, elle n'arrivait pas à comprendre comment les déportés ont tenu. Elle se l'est juré : « Il faut qu'il reste une trace de leur passage ! » Participer à la rédaction du dictionnaire est la promesse qu'elle leur a fait.

« **Nous voilà comme les quatre mousquetaires !** » remarque Bernard avec humour, en ce 9 juin 2015, s'adressant

1 Joëlle Helleboid-Allouchery devant les images des déportés qui construisaient des fusées V2 dans des tunnels transformés en usine souterraine. La bénévole œuvre, avec d'autres, à la restitution de leur mémoire.

2 Au musée La Coupole, l'historien Laurent Thierry consulte les archives de l'amicale des déportés, classées par les bénévoles.

3 L'entrée du tunnel menant à l'immense bunker nazi en forme de coupole, qui a donné son nom au site.

4 Une des galeries de La Coupole. Par son obscurité et son humidité, l'ambiance du lieu rappelle les tunnels de Dora, en Allemagne, où étaient fabriqués les missiles balistiques V2.

à Joëlle, Lionel et Édith. Ce professeur d'allemand à la retraite a rejoint les premiers bénévoles pour traduire les documents venus d'Allemagne. Bien vite, il s'est lui aussi pris au jeu de l'écriture des notices biographiques. Rassemblés autour de Laurent à La Coupole, comme toutes les deux semaines, les « mousquetaires » lui

● ● ●

- ont apporté leurs premières notices pour relecture. En échange, l'historien leur distribue de nouvelles pochettes correspondant chacune à un déporté. Ils y trouvent le dossier administratif constitué à partir de 1948 pour chaque victime civile de la guerre, que Laurent a photocopié au Service historique de la Défense à Caen (Calvados). Il a croisé les informations avec les listes des convois et transferts de camps qu'il a pu consulter. Parfois, la pochette est plus épaisse car les archives du Centre de ressources, entreposées sur les étagères juste derrière eux, ont permis d'y ajouter les précieux témoignages d'après-guerre des déportés qui sont revenus.

À mesure qu'ils surgissent des listes, tous ces noms sont enregistrés dans son ordinateur, sur un tableau Excel formant une gigantesque base de données que l'épouse de Laurent, Céline, l'aide à mettre au point : 122 colonnes ! Celles-ci correspondent aux dates de naissance, d'arrestation, au métier, statut... de ces hommes raflés par hasard ou arrêtés comme résistants, pour marché noir ou délit de droit commun, et que les nazis ont envoyés travailler à la victoire du III^e Reich. Au fil des réunions, les biographies se remplissent, suivant l'ordre des convois partis de Compiègne (Oise) qui ont majoritairement alimenté Mittelbau-Dora en main-d'œuvre concentrationnaire. Joëlle planche plus particulièrement sur les déportés de trois convois de janvier 1944. Parmi eux, ce groupe de 369 manifestants, raflés pour avoir voulu célébrer le 11 novembre 1943

« Rendre la vie à ces hommes sans sépulture, c'est notre mission. »
Laurent Thiery, historien

à Grenoble. La bénévole passe des coups de fil, tente de retrouver des descendants sur Internet pour étoffer le récit de leur vie avant et après la déportation. De plus en plus rarement à mesure que le temps passe, elle tombe sur un survivant, comme ce monsieur de Cannes qui témoigne encore dans les écoles, ou sur leur veuve...

« S'il te plaît Laurent, demande-t-elle régulièrement, mi-souriante, mi-sérieuse, cette fois-ci, passe-moi quelques dossiers de déportés qui ont survécu ! » Lionel approuve : il a aussi du mal à voir défiler ces destins d'hommes jeunes broyés par la machine nazie, comme cette famille Lizeaux dont le père et ses deux fils, résistants, de Beaumont, petit village de Corrèze, sont tous morts à Dora à l'âge de 43, 20 et 18 ans...

Les quatre bénévoles partagent avec Laurent leurs difficultés : comment écrire avec sensibilité tout en gardant une certaine distance, mais en se démarquant du langage administratif ? Car « rendre la vie à ces hommes sans sépulture », telle est leur mission désormais ! Puis la discussion s'engage sur l'emploi des termes : « Lorsqu'on ne sait ce qu'est devenu un déporté, il faut écrire "disparu" et non pas "décédé" », explique le chercheur. Par rigueur scientifique, Joëlle approuve, bien qu'elle estime qu'en termes de vie humaine, cela revient, hélas, au même. Avant de rentrer travailler chez elle, au village de Tilques, à 10 km au nord de La Coupole, la bénévole range dans son portefeuille le petit memento des règles à suivre, que vient de distribuer Laurent, afin d'uniformiser les textes : utiliser le présent de narration, penser à toujours



1 Joëlle Helleboïd-Allouchery (à droite) et le directeur du musée La Coupole remettent à une petite-fille de déporté l'un des exemplaires du *Livre des 9 000 déportés de France à Mittelbau-Dora*. Derrière eux, de nombreux ouvrages restent à donner aux familles.



2 © ANNE-CHARLOTTE COMPAN / HANS LUCAS

2 Dans les cartons d'archives entreposés au centre historique de La Coupole, la fiche d'un déporté établie après la guerre par l'amicale des survivants du camp de Dora.



DR



4

3 et **4** À gauche, Henri Guet a été arrêté fin 1941 pour appartenance au Parti communiste, et envoyé au camp de Dora, dont l'entrée du tunnel est visible ici (à droite).

inscrire les matricules... Elle se dit que le travail dans lequel les « mousquetaires » et quelques autres se sont lancés s'annonce titanesque et prendra des années. Heureusement, du renfort arrive. Claude, une nouvelle bénévoles, s'est portée volontaire en Meurthe-et-Moselle : Laurent va plutôt lui adresser les dossiers de cette région pour qu'elle complète les biographies en épluchant les archives régionales et les journaux locaux.

Les 26 et 27 mai 2016, c'est l'effervescence à La Coupole! Laurent y a organisé des « journées d'études » pour échanger avec des conservateurs de musées liés à la déportation. Il y a aussi

convié les rédacteurs – désormais une vingtaine à travers la France – et les descendants des familles de déportés avec lesquels l'équipe du dictionnaire a pu entrer en contact. À la fin de la première conférence, un homme jeune se présente à Joëlle. « Je suis Michaël Gabrion, nous avons déjà échangé au téléphone au sujet de mon grand-père, Pierre, jeune résistant arrêté en 1943 avec ses deux cousins. Lui seul est revenu. » « En effet, se souvient-elle. Avez-vous découvert des renseignements pour compléter le texte ? » Le jeune homme parle, parle... et soudain l'émotion l'étreint jusqu'aux larmes. Joëlle lui prend doucement le bras. Ils conviennent de mettre au point ensemble la notice de Pierre Gabrion,

● ● ●

« Des familles font enfin leur deuil, près de quatre-vingts ans après le crime. »

Joëlle Helleboid-Allouchery

- traumatisé par sa déportation et la tâche d'incinérer les morts qui lui avait été un temps dévolue à Dora. Pour la première fois la bénévole est ainsi confrontée à l'émotion des familles « qui font enfin leur deuil, près de quatre-vingts ans après le crime. »

Laurent, lui, prend conscience de l'attente que le dictionnaire suscite. Deux mille notices sont déjà prêtes. Mais il va falloir trouver un éditeur. Il n'ose pas penser au coût faramineux de fabrication d'un tel ouvrage, qui ne bénéficie pas de réelle subvention publique...

En ce jour d'été 2018, Laurent pousse sa fille Eugénie sur la balançoire d'un parc quand son téléphone sonne : « C'est Philippe Héraclès, fondateur des Éditions du Cherche Midi », dit une voix inconnue. L'éditeur parisien vient de lire un reportage dans le *JDD* sur ce projet fou de dictionnaire. Il sait que malgré plusieurs approches auprès d'éditeurs, et un mécénat anonyme de 30 000 €, sa publication n'est pas assurée : « Nous sommes volontaires pour l'éditer gracieusement. Il s'agit d'un devoir de mémoire », annonce-t-il à l'historien qui n'en revient pas. Onze mois plus tard, le contrat est signé avec le Cherche Midi, qui va publier cet ouvrage de... 4,2 kg ! Car seule une publication en un tome unique répond à son rôle de « mémorial de papier ». Joëlle se sent soulagée. Vite, il faut livrer le manuscrit pour une parution au printemps prochain. Et il reste encore 1 000 notices à écrire ! Un défi, même si les rédacteurs sont désormais soixante-neuf, répartis dans toute la France.

À partir de l'automne, Laurent ne sait plus ce qu'est un samedi ou un dimanche. Avec son épouse, ils passent leurs congés de Noël à pointer les 8 971 notices dans le tableau Excel, en les comparant au document Word de 29 millions de signes qu'a préparé Caroline, la documentaliste, en fusionnant toutes les fiches. Il s'agit de ne pas d'oublier un seul des déportés ! Même ceux sur lesquels on ne sait presque rien. Tel Bertel Martenson, ce Finlandais arrêté en France, qui a droit à quelques phrases signées Joëlle. Au Cherche Midi, un bataillon de correcteurs met en forme l'ouvrage... L'historien vérifie la dernière page le 21 février 2020, alors qu'avec Céline et Eugénie, ils atterrirent à Florence, en Italie, pour un week-end bien mérité !

Le 20 mai 2020, les gendarmes de Saint-Omer observent, intrigués, un groupe masqué qui entoure un camion garé devant La Coupole. Laurent, Céline, Caroline et les « mousquetaires » ont risqué ce minirassemblement d'après confinement pour assister, le cœur battant, à la livraison des neuf mille exemplaires du *Livre des 9 000 déportés de France à Mittelbau-Dora*. Ils vont transiter sur les étagères du musée à destination de chaque famille. N'y tenant plus, Laurent ouvre un carton. Il sourit : « À qui je le donne ? Tiens, Joëlle, prends-le, puisque tu es entrée la première dans cette aventure. »

À ce jour, 300 familles ont déjà pu installer chez eux ce bouleversant « mémorial de papier ».



Carnet de route



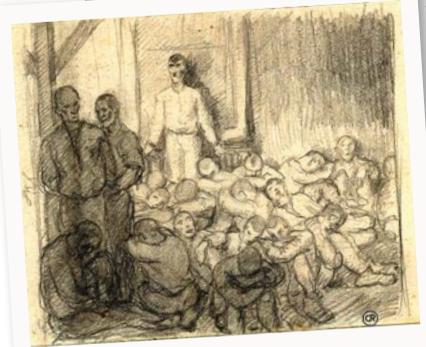
Grand reporter chargée de la rubrique Histoire au *Pèlerin*, **Sophie Laurant** a découvert le *Livre des 9000 déportés de France à Mittelbau-Dora* en octobre dernier, aux Journées de l'Histoire de Blois. L'aventure humaine et scientifique menée par ces historiens, professionnels comme bénévoles, l'a impressionnée.

Le parcours commence sous un immense tunnel. Puis, sous le dôme proprement dit, une exposition retrace l'histoire des missiles balistiques V2. La technologie mise au point a été récupérée par les Américains pour concevoir leurs fusées spatiales, par l'intermédiaire de l'ingénieur nazi Werner Von Braun, qu'ils ont accueilli après la guerre. Un second parcours s'intéresse à l'histoire de l'Occupation dans la région. lacouple-france.com

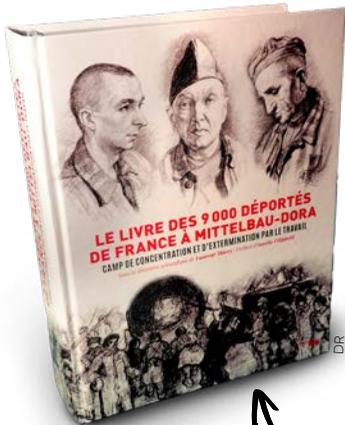
À lire aussi : le roman graphique *Von Braun*, de Robin Walter. Éd. Des ronds dans l'eau, 184 p. ; 22 €.



ANNE-CHARLOTTE COMPAN/HANS LUCAS



MUSÉE DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION DE BESANÇON



Ce livre, illustré de 3000 photos d'identité, constitue non seulement un mémorial des déportés de France à Dora, mais aussi, à mesure que les témoins disparaissent, un outil de transmission. La région Nord-Pas-de-Calais en a acheté pour tous ses collèges et lycées, et La Coupole encourage les recherches que peuvent mener les classes autour des biographies de déportés de leur ville ou village. Le livre a récemment reçu le prix du jury Montluc Résistance et Liberté.

Éd. du Cherche Midi, 2456 p. ; 49 €. Sous la direction de Laurent Thiery.

Un espace du musée de La Coupole est consacré au camp de Mittelbau-Dora. Un reportage photo couleur de Walter Frenz, photographe d'Hitler, donne une vision aseptisée de l'usine. Il contraste avec les dessins de déportés, comme ceux de Léon Delarbre qui a croqué des scènes terribles de la vie du camp et des portraits de ses camarades, conservés jusqu'à sa libération.

Repères

8971

DÉPORTÉS
RECENSÉS

dont 690 étrangers
de 40 nationalités différentes,
et sept femmes.

54 %

DES DÉPORTÉS
À DORA

entre le 27 août 1943
et le 15 avril 1945,
ne sont pas revenus.

13^e

ET DERNIER CAMP
DE CONCENTRATION

créé par les nazis, Mittelbau
reprenait la gestion de l'usine
de Dora qui dépendait, jusqu'en
octobre 1944, de Buchenwald.